BOTANISTES ET AMATEURS DE JARDINS EN PROVENCE : L'EXEMPLE DU JARDIN DU CHATEAU DE SAINT-MARCEL A MARSEILLE AUX XVIII^{E} ET XIX^{E} SIECLES.

La découverte récente d'une lettre du directeur du jardin botanique de Grenoble, Dominique Villars (1745-1814) médecin et botaniste, au marquis de Forbin-Gardanne à Saint-Marcel en 1792[1] (fig. 1) et d'une série de cinq lettres écrites entre 1796 et 1798 par le marquis à Claude Liotard, jardinier de ce même jardin botanique, vient éclairer un pan de l'histoire du jardin du château de Saint-Marcel à Marseille et les liens unissant les Forbin-Gardanne aux milieux scientifiques[2]. Ces lettres permettent aussi d'aborder plusieurs aspects liés aux échanges de plantes, notamment les difficultés de transport et de conservation qui font écho aux mêmes difficultés d'approvisionnement depuis les jardins privés en Provence vers les jardins royaux au XVII^{e} siècle. Enfin elles forment la base d'une réflexion sur l'évolution du jardin au XIX^{e} siècle. En effet, par la mise au jour de petites étiquettes de faïence décorées dans les années 1870 par la marquise Roselyne de Forbin d'Oppède, pour identifier les espèces végétales du jardin de Saint-Marcel et d'un plan de restructuration du parc par le marquis de Forbin d'Oppède (fig.2), nous pouvons suivre les transformations du jardin régulier au XVIII^{e} siècle, vers une composition qui s'inscrit parfaitement dans l'art du jardin paysager au XIX^{e} siècle à Marseille.

Le domaine de Saint-Marcel se situe dans le onzième arrondissement de Marseille, au pied de l'ancien château primitif de Saint-Marcel. Il est parfois désigné sous le nom de « château Forbin » en référence à la famille qui a marqué son histoire. Il fut constitué par Jean de Forbin à partir de 1430[3] et occupé par les membres de cette famille jusqu'au XX^{e} siècle. Tout d'abord représentée par la branche de Gardanne jusqu'en 1823, date de la mort du dernier de ses descendants, puis par les Forbin-d'Oppède jusqu'en 1933 et enfin par les Forbin-La Barben[4]. Les Forbin, dont le nom résonne encore de la gloire de Palamède le Grand, conseiller et chambellan du roi René puis de Louis XI, qui œuvra à l'union de la Provence à la France en 1481, ont d'abord prospéré dans le commerce maritime en Méditerranée au XV^{e} siècle et comptent parmi les familles les plus illustres de la Provence d'Ancien Régime.

Bastide à l'origine, le château fut longtemps désigné par ses propriétaires du nom de « maison de Saint-Marcel » ou encore « campagne » jusqu'à ce que d'importants travaux fussent conduits par le marquis Jean-Claude de Forbin-Gardanne (1716-1779), au milieu du XVIII^{e} siècle, lui conférant un caractère aristocratique qui le fit bientôt qualifier de « château ». Ces travaux, dont nous ne connaissons pas les détails, furent suffisamment remarquables pour être soulignés par son frère, Gaspard, dans une lettre datée du 12 juin 1761 : « Nous avons été hier à Saint Marcel et j'ai vu avec plaisir les changements que vous avez faits autour de votre maison, les jardins, les écuries, le parterre... ne sont plus connaissables.

[1] Lettre de Dominique Villars au marquis de Forbin-Gardanne 7 mars 1792. Archives privées Forbin d'Oppède.
[2] Bibliothèque Paul ARBAUD, Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix-en-Provence, 1640 A 15 Liasse Forbin-Gardanne. Nous remercions Alexandre Mahue, avec lequel nous avons mené des recherches, notamment sur le château de Saint-Marcel et qui a découvert ces documents.
[3] Françoise de FORBIN, *Les Forbin survol de six siècles*, Avignon, 1976, p. 19.
[4] Jusqu'à la vente du château en 1986.

J'ai tout loué et tout approuvé et Madame de Forbin aussi, en sorte qu'elle a rendu justice à vos entreprises[5]. Il semble donc qu'un jardin régulier existait autour de la demeure.

L'étude menée dans le cadre d'une thèse de doctorat sur les jardins classiques en Basse-Provence à l'époque moderne[6], avait mis en lumière l'importance accordée aux jardins comme écrin des demeures rurales en Provence. Les compositions classiques prédominaient semblant amplifier l'image de pouvoir véhiculée par la symétrie des jardins royaux au XVII^{e} siècle. Le rôle des propriétaires dans la création des jardins et l'architecture de leurs demeures paraissait essentiel. Les sources documentaires disponibles avaient permis d'évaluer leur réel investissement dans ces domaines. Au XVIII^{e} siècle le développement de l'agronomie avait accentué cet intérêt même si Arthur Young, dans son récit de voyage en France, restait mesuré sur ses effets car il constatait que les techniques agraires avaient peu évolué à la fin du siècle[7]. Plus difficile était de mesurer les connaissances botaniques précises des propriétaires privés, leur influence sur la richesse de la palette végétale et l'évolution de la composition des jardins. Outre les recherches faites sur quelques propriétaires qui s'étaient illustrés dans ce domaine, tels les barons François et Jean-Baptiste Jérôme de Bruny de la Tour d'Aigues au XVIII^{e} siècle[8] et la présence d'ouvrages de sciences naturelles dans les bibliothèques des parlementaires[9], il convenait de chercher ces informations dans les correspondances privées, les livres de raison qui donnent parfois des informations précises mais souvent lacunaires, ces lettres en témoignent.

Les liens entre le jardin botanique de Grenoble, les Bruny de la Tour d'Aigues et les Forbin-Gardanne.

Ces six lettres apportent ainsi des informations précises sur l'origine et l'identification des plantes installées dans le jardin par les Forbin-Gardanne. C'est le jardin botanique de Grenoble qui les approvisionnait. Le jardin botanique était déjà connu en Provence car les jardiniers botanistes grenoblois avaient établi, à cette époque, des liens étroits avec les Bruny de la Tour d'Aigues. En Provence, en effet, quelques jardins d'agrément constituaient des terrains d'expérimentations botaniques et le cabinet d'Histoire naturelle et le jardin botanique des barons Bruny de la Tour d'Aigues étaient connus des savants[10]. Joëlle Rochas[11] a démontré le caractère éminemment scientifique que jouèrent ces jardins dans la genèse du cabinet d'Histoire naturelle de Grenoble, créé en 1773, par l'intermédiaire de Dominique Villars. C'est lui qui est à l'origine des liens tissés entre les deux jardins[12]. Les jardins de la Tour d'Aigues constituaient un vivier qui devait nourrir le jardin botanique de Grenoble tant par l'acclimatation de plantes exotiques que comme conservatoire de plantes indigènes. En

---

[5] Michel-Palamède de Forbin d'Oppede, *Monographie de la terre et du château de Saint-Marcel près Marseille, du XV^{e} au XIX^{e} siècle*, Marseille, 1888, p. 165-166.

[6] Mireille Nys, *Recherches sur les formes du jardin classique en Basse-Provence à l'époque moderne*, Thèse de doctorat, Université de Provence, Aix-en-Provence, 2000.

[7] Arthur Young, *Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789 et 1790 entrepris plus particulièrement pour s'assurer de l'état de l'agriculture, des richesses, des ressources et de la prospérité de cette Nation*, Paris, 1794, tome II, p. 65.

[8] M. Nys, *Recherches sur les formes du jardin classique, op.cit*.

[9] Monique Cubells, *La Provence des Lumières, les parlementaires aixois au XVIIIe siècle*, Paris, 1984, p. 333-346.

[10] Michel Darluc, *Histoire naturelle de la Provence*, Avignon, 1782 à 1786, 3 vol.

[11] Joëlle Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Museum : les origines scientifiques du Museum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, thèse soutenue en 2006, Université de Grenoble 2, dont est tiré l'ouvrage *Museum de Grenoble une histoire naturelle*, Grenoble, 2008.

[12] J. Rochas, *Museum de Grenoble, op.cit.* p. 40

1781 Dominique Villars avait envoyé au baron de Bruny un herbier des plantes alpines et « esquissait ainsi le projet du futur jardin de botanique de Grenoble »[13]. Saint-Marcel fut-il lui aussi un terrain d'expérimentation botanique, parallèlement ou après celui de la Tour d'Aigues ? La correspondance du marquis de Forbin-Gardanne reste insuffisante pour le démontrer.

À Saint-Marcel, à la mort de Jean-Claude de Forbin-Gardanne en 1779, deux de ses enfants poursuivirent son œuvre : Gaspard-Anne (1756-1818) et François-Auguste-Fortuné (1767-1823)[14]. Il semble qu'en 1792 Gaspard-Anne développait l'aspect botanique du jardin. Il était garde de la marine à Toulon et sénéchal d'épée de la ville de Marseille[15]. Le courrier de Dominique Villars est adressé à Monsieur de Forbin-Gardanne, chevalier de l'Ordre de Saint-Louis et lieutenant des vaisseaux du roi. Il lui écrit notamment : « Je suis sensible Monsieur aux éloges flatteurs mais sincères d'un militaire provençal » ce qui laisse peu de doutes sur l'identité du destinataire du courrier. Son frère François-Auguste-Fortuné vivait à Marseille mais n'exerçait pas de fonctions militaires. En revanche plus difficile est d'affirmer qu'il s'agit du même Gaspard-François-Anne qui échangeait avec le jardinier Claude Liotard entre 1796 et 1798. Quelques différences d'écriture dans les documents posent question mais l'expression écrite et les connaissances botaniques sont les mêmes. Françoise de Forbin, dans son ouvrage *Les Forbin survol de six siècles,* indique qu'« au début du XIX^{e} les frères Forbin-Gardanne vivaient petitement à Marseille » (ils possédaient un hôtel rue du Tapis-Vert) « et à Saint-Marcel »[16]. Cependant Gaspard-François-Anne de Forbin est mort à Toulouse en 1818, ville où il résidait alors.

Dans les lettres retrouvées, on ne peut que constater la grande précision avec laquelle le marquis établit des listes de plantes en commande et exige qu'un certain calendrier soit respecté pour leur livraison et leur plantation. Le premier courrier daté du 22 mars 1792 émane, nous l'avons dit, de Dominique Villars. Il répond à une première commande du marquis de Forbin-Gardanne que nous n'avons pas retrouvée « Je reçus Monsieur, vers la fin de février, votre lettre du 4 janvier, ainsi que la liste des plantes que vous désirez vous procurer qui y étoit jointe ». Il s'adresse à lui comme à un confrère, précisant néanmoins que quelques-unes des plantes demandées ne sont pas originaires des Alpes : « Votre liste Monsieur contient 34 arbres ou arbustes et environ 40 plantes. Parmi ces dernières six articles ne se rencontrent pas dans notre ancienne province […] tels sont les saxifr. mutata (*Saxifraga mutata*) : *Erysimum alpinum* (que nous avons au jardin), *Veratrum nigrum* […], *Lobelia vrens – dortmanna* (*sic*) et le *Galanthus nivalis*. Parmi les arbres il ne nous manque que les deux *Erica cinerea* et (*Erica*) *carnea* ».

Dominique Villars est, par ailleurs, l'auteur de *l'Histoire des plantes du Dauphiné*, ouvrage à propos duquel il écrit dans cette même lettre, « J'ai imprimé *l'Histoire des Plantes du Dauphiné* 3 gros vol. 8° qui se relient en 4° avec 200 figures en 55 planches […]. Cet

[13] *Ibid* p. 41. Le Museum créé en 1773 préfigure la création du jardin botanique de Grenoble fondé en 1782.
[14] Le prénom n'étant pas précisé dans le courrier adressé au marquis de Forbin-Gardanne par Dominique Villars en 1792, ni dans ceux adressés à Claude Liotard par le comte de Forbin-Gardanne entre 1796 et 1798, il est difficile d'identifier les membres de cette famille alors présents à Saint-Marcel.
[15] F. de FORBIN, *Les Forbin, op. cit.* p. 105. Un mois seulement après ce courrier, en avril 1792, le marquis de Forbin-Gardanne qui n'avait pu se résoudre à quitter la France au moment de la Révolution, eut d'autres préoccupations. En effet, sur dénonciation des officiers de la garde nationale, le maire de Marseille, J.-R. Mouraille, dut prescrire l'enlèvement des armoiries « que le sieur Forbin a laissé subsister sur le frontispice de la bastide qu'il possède à Saint-Marcel, et qu'il s'est borné à masquer par une couche de plâtre ». Conscient des dangers qu'il courait le marquis fit son testament en septembre 1793.
[16] F. de FORBIN, *Les Forbin, op. cit*. p. 111.

ouvrage renferme la description méthodique de 2744 espèces pour 500 genres. Le 1er volume contient les éléments de la botanique, l'histoire de mes voyages, des genres, des familles et quelques histoires ou herborisations. Et il poursuit : « L'ouvrage est bon, tous les étrangers en ont fait l'éloge et plusieurs l'acquisition… Les français, occupés de la Révolution, l'ont un peu négligé. Que faire, se consoler de 20 ans de travaux et de 12 mille francs de frais… sans compter une bibliothèque de 6 mille livres dont 5000 volumes en botanique le reste, médecine ou littérature vous voilà au fait de tout ». Mais on ne sait si le marquis de Forbin-Gardanne acquit cet ouvrage pour compléter ses connaissances de la flore du Dauphiné et mieux saisir les possibilités d'acclimatation dans son jardin.

Quant aux autres plantes commandées par Monsieur de Forbin, Dominique Villars précise qu'elles venaient des hautes montagnes et qu'il ne pouvait les conserver plus de deux ans au jardin botanique « « Je crains que votre climat ne leur soit plus funeste encore […] Ces plantes sont d'ailleurs dans des pays scabreux parmi les rochers auprès des neiges perpétuelles des Alpes […] parmi elles les gentianes, les *Potentilla valderia, Viola biflora, Achillea nana, dryos, Artemisia glacialis, Primula farinosa - vitaliana, Ran.glacialis, Lychnis alpina, Aquilegia alpina ».* Le directeur du jardin botanique conseille au marquis de Forbin de ne pas indiquer précisément les espèces demandées car les trouver lui reviendrait fort cher et propose plutôt de laisser ce choix à un herboriste, montrant peut-être par-là que ce dernier était plus à même que Monsieur de Forbin de connaître exactement les meilleures variétés de plantes à choisir selon la saison. La commande étant faite en mars, il ajoutait que la saison était mal choisie pour l'adaptation des plantes à livrer en Provence.

Ce courrier est d'autant plus intéressant qu'il offre un exemple supplémentaire de liens entre les propriétaires terriens provençaux et les botanistes et jardiniers en Europe puisque Dominique Villars propose au marquis de Forbin-Gardanne de prendre contact avec le jardinier du roi de Sardaigne à Turin, Ignace Molinari qui, selon ses dires, pourrait le servir mieux que le jardin de Grenoble et à meilleur prix. Le directeur du jardin botanique se rendait souvent en Provence où il utilisait aussi la très riche bibliothèque et le cabinet d'Histoire naturelle du baron de Bruny. Dans cette bibliothèque, il essayait de trouver les éléments pour établir des comparaisons entre les flores étudiées par des botanistes italiens comme Carlo Allioni pour la Corse ou la flore suisse décrite par Albrecht Haller[17]. Les relations entre François de Bruny, son fils Jean-Baptiste-Jérôme et les botanistes grenoblois furent initiées par Gaspard-Louis de Caze de la Bove (1740-1824), qui devait devenir intendant du Dauphiné en 1784 et dont la tante paternelle était marquise de Forbin-la-Barben[18]. C'est peut-être par ces liens familiaux que Dominique Villars entra en contact avec les Forbin-Gardanne. Les jardiniers et botanistes grenoblois étaient, nous l'avons dit, très présents à la Tour d'Aigues à ce moment-là. Ainsi, Claude Liotard, à qui sont adressées cinq lettres par Monsieur de Forbin-Gardanne, était jusqu'en 1785 jardinier du baron de Bruny à la Tour d'Aigues où il apprit la culture des plantes exotiques. Cette même année il quitta le service du baron et vint seconder son père, Pierre, au jardin de Grenoble. A la Tour d'Aigues était également présent l'abbé Jullien, bibliothécaire du baron de Bruny et lui aussi botaniste grenoblois.

Ainsi les relations entre les botanistes et jardiniers grenoblois et la Provence, par l'intermédiaire des Bruny de la Tour d'Aigues et des Forbin, étaient établies dès les années 1780 et c'est sans doute tout naturellement que le marquis de Forbin-Gardanne échangea avec Dominique Villars puis avec Claude Liotard. Cette passion commune conduisit même

[17] J. ROCHAS, *Museum de Grenoble une Histoire naturelle, op. cit.* p. 41.
[18] Précision communiquée par Alexandre Mahue.

Dominique Villars à quelques confidences lorsqu'il écrivit à Forbin « J'ai été fou des plantes aussi et je le suis encore. Toute folie n'est pas possible, elle dégénère alors en chimère »[19].

Il serait hardi de comparer les célèbres jardins de la Tour d'Aigues à ceux du château de Saint-Marcel de même que les connaissances botaniques du baron de la Tour d'Aigues à celles du marquis de Forbin en se basant sur quelques échanges épistolaires. Nous ne savons pas qui furent les jardiniers de Saint-Marcel alors que la Tour d'Aigues est fort bien documentée. De plus le baron de la Tour d'Aigues était en relation, outre avec des médecins comme Villars, mais aussi des apothicaires religieux ou laïques qui lui permettaient d'approfondir ses connaissances en botanique. Ainsi le frère Gabriel, apothicaire et capucin du couvent d'Aix[20], aidait le baron de la Tour d'Aigues à établir son herbier. Il l'aida aussi à développer son jardin botanique dès 1763. Le frère Gabriel avait envoyé un ensemble de graines et de plantes à Carl Von Linné qui les avait identifiées pour lui[21]. Nous n'avons pas d'éléments comparables pour Saint-Marcel.

LES PLANTES DANS LA COMPOSITION DES JARDINS

En ce qui concerne la composition des jardins en Provence au XVIII^{e} siècle, la plupart étaient encore classiques. L'enrichissement de la palette végétale, dont témoignent les relations de visites ou de voyages telles que celles de Michel Darluc, d'Arthur Young ou d'Horace Benedict Saussure à la fin du siècle[22], n'en avait pas encore modifié le dessin alors que certains jardins d'Ile-de-France, influencés par l'Angleterre, manifestaient un goût de plus en plus prononcé pour l'art du jardin paysager. Le jardin du château de Saint-Marcel ne fait pas exception. Un dessin, réalisé dans le cadre d'un projet de restructuration du parc par Louis Michel Palamède de Forbin d'Oppède au XIX^{e} siècle, que nous avons déjà évoqué, montre une ancienne structure régulière. Aussi était-il intéressant d'étudier, grâce à la liste de plantes que monsieur de Forbin-Gardanne envoya à Claude Liotard entre 1796 et 1798, le lien entre les espèces choisies et leur destination. Était-ce des plantes de parterres, des bulbeuses que le siècle précédent avait multiplié dans les jardins, ou des plantes exotiques récemment introduites ? L'examen minutieux de ces commandes[23] permet de constater qu'il y avait peu de bulbeuses mais une grande importance donnée aux vivaces dont certaines alors nouvellement identifiées telle la *Fumaria bulbosa* plante originaire d'Europe centrale[24] ou encore le Sénéçon (*Baccharis halimifolia*) arbuste cultivé pour ses qualités ornementales, qui entrait au Jardin des Plantes de Paris la même année[25]. Les vivaces étaient destinées à composer des jardins de rocailles telles le génépi des glaciers (*Artemisia glacialis)* qui pousse ordinairement sur les falaises calcaires des Alpes, le *Filago leontopodium* ou edelweiss étoile qui aime les sols calcaires et schisteux, l'*Iberis rotundifolia* plante originaire des Alpes qui apprécie les éboulis et débris mouvants des hautes montagnes, l'*Aster alpinus*, le *Fumaria lutea* une *papaveraceae* d'Europe qui pousse sur des rochers ou de vieux murs[26], la *Digitalis*

[19] Lettre de Dominique Villars au marquis de Forbin-Gardanne 7 mars 1792. Archives privées Forbin d'Oppède, *op.cit.*
[20] G. J. AILLAUD, *Les botanistes à Marseille et en Provence*, *op. cit*. p.74.
[21] *Ibid* p.74.
[22] M. NYS, *Recherches, op. cit.* p. 19
[23] Nous remercions vivement ici Frédéric Médail, professeur d'Écologie végétale et de Biogéographie de l'Université d'Aix-Marseille (IMBE Institut Méditerranéen de Biodiversité et d'Écologie) pour son aide précieuse dans l'identification scientifique des plantes.
[24] Renommée *Corydalis solida* par Philippe de Clairville en 1811.
[25] Site de la Fédération des Conservatoires Botaniques Nationaux. Cette espèce originaire d'Amérique du Nord est devenue envahissante en Camargue au XX^{e} siècle (précision donnée par Frédéric Médail).
[26] Base de données Museum d'Histoire naturelle de Paris.

ferruginea, des santolines (*Santolina erecta*), des Scabieuses (*Scabiosa*), différentes sauges (*Salvia auriculata*). Cette dernière variété arbustive était utilisée aussi pour orner les jardins de rocailles. A cela s'ajoutait un certain nombre de plantes médicinales telles la pulmonaire officinale, (*Pulmonaria officinalis*), le thym des Alpes (*Thymus alpinum*) ou encore l'hysope (*Hyssopus officinali*)… La liste est très longue encore de toutes les variétés de vivaces et autres plantes commandées entre 1796 et 1798 au jardin botanique de Grenoble.

Peu d'espèces exotiques figurent sur ces listes, le marquis semblait privilégier les plantes alpines et provençales. Quelques arbrisseaux dont le Marubbe faux-dictamme (*Marrubium pseudo-dictammus*) originaire de Crète[27], sont mentionnés ou encore l'alisier de Fontainebleau qu'il nomme *Cratægus aria* faisant ainsi, semble-t-il, confusion entre cette espèce dite alisier de Suède (*Sorbus aria* ou *Cratægus aria*) et l'alisier de Fontainebleau (*Sorbus latifolia)*. Forbin-Gardanne commande toutes les espèces du même genre et celles, si le jardinier ne peut lui envoyer l'espèce franche, qui pourraient se greffer sur ceux-ci ainsi que sur les espèces et variétés de frênes et d'érables. Il indique également « Je me recommande à vous pour le *Robinia hispida* qui, s'il ne graine point, se greffe bien sur le *Pseudo-acacia*. Vous ne m'avez point envoyé le *Mimosa julibrisin* (*sic*)… ». Ainsi des arbustes d'ornement complétaient l'ensemble. Leur floraison colorée rose et jaune devait embellir le parc. Les plantes médicinales étaient peut-être réservées au jardin utile comme les théoriciens de l'art des jardins le préconisaient depuis le XVII^{e} siècle.

Mais si les Forbin-Gardanne commandaient un grand nombre de plantes pour la composition de leur jardin, ils en envoyaient également à Grenoble. Ainsi le comte écrit à Claude Liotard « Mandez-moi aussi si les graines que je vous envoyai au printemps dernier ont toutes levé à votre satisfaction. Elles ne pouvaient être plus fraiches ». Cette phrase semble montrer que Saint-Marcel pouvait servir de « pépinière » au jardin botanique de Grenoble à l'instar de celui des Bruny. Ses envois de plantes ne se limitaient d'ailleurs pas au jardin botanique puisqu'il poursuit : « Si vous êtes à portée de voir monsieur Binelly (?) ou de lui écrire demandez-lui je vous en prie de ma part, si monsieur de Barras désirerait cet hiver ou cet automne quelques envois d'oignons de fleurs et en cela qu'il m'en énonce les espèces et la quantité… ». Il se plaint également du silence d'un certain monsieur Curten (ou Curtin) chez qui logeait monsieur Binelly et à qui il avait envoyé des graines, de ne pas lui en avoir accusé réception[28]. Binelly était peut-être un fondé de pouvoir de Forbin-Gardanne puisqu'il est chargé de payer les frais d'envoi de caisses de plantes à Saint-Marcel.

LE TRANSPORT DES PLANTES ET LEUR CONDITIONNEMENT

Ces lettres apportent également un éclairage sur le transport et le conditionnement des plantes dont on sait qu'ils constituaient un problème récurrent tant pour les scientifiques que pour les simples particuliers. En ce qui concerne le transport, ce sont des questions qui se posaient aussi pour les jardins royaux dont les fleurs étaient cultivées en Provence. Du jardin royal de Toulon par exemple, créé entre 1681 et 1697, les plantes à fleurs étaient expédiées par voie de terre ou fluviale à Paris[29]. Depuis la pépinière, les transports se faisaient vers Arles par voie de terre, puis d'Arles à Lyon par le Rhône et enfin de Lyon à Paris à nouveau par voie de terre. Arles était alors un port important tant pour les voyageurs que pour les

[27] François ROZIER, *Démonstrations élémentaires de botanique*, Lyon, 1787, Volume 2.
[28] Musée Paul ARBAUD 1640 A 15 Lettre à Liotard du 5 octobre 1797
[29] Josiane SIMMS, *Le jardin du Roy à Toulon : Histoire d'une pépinière royale en Provence*, Mémoire de Master 2 en Histoire de l'Art moderne, 2018.

marchandises[30]. C'est par Arles que transitaient, envoyés de Provence à Paris, les oignons et tubéreuses et toutes les acquisitions faites par Louvois pour le roi[31]. C'est le même trajet qu'empruntaient encore à la fin du XVIII[e] siècle les commandes et livraisons de plantes pour le comte de Forbin-Gardanne. Ainsi dans un courrier du 5 octobre 1797, celui-ci écrit : « Je vous fais passer, mon cher Liotard ci-incluse la note ou liste des plantes que je vous prie de me faire tenir au plus tard vers la Toussaint prochaine en profitant pour cela des bateaux qui descendent à cette époque l'Isère chargés ordinairement de pommes pour Marseille qu'ils conduisent jusqu'à Arles d'où, par des allèges, ces chargements arrivent à Marseille. Cette voie offre une grande économie pour le transport de la caisse qui renferme ces plantes ». Les caisses étaient-elles encore acheminées à dos de mulets comme au siècle précédent ainsi que l'indiquent les sommes versées aux muletiers d'Ollioules et de Toulon pour transport de bulbes et plantes à fleurs de Toulon à Lyon entre 1683 et 1696[32] ? La rupture de charge se faisait à Arles et, par le Rhône, les marchandises remontaient jusqu'à Lyon. Depuis Grenoble, si la voie fluviale ne pouvait être empruntée, celle de Gap pouvait l'être, « Elle était », dit encore le comte de Forbin-Gardanne, « la plus prompte par terre » mais peut-être plus coûteuse car le messager de Grenoble à Gap, un certain Douet, faisait « chèrement payer les effets qu'il transporte ». Lorsque les caisses de plantes arrivaient à Gap le comte recommandait de les adresser « à Monsieur Reynoard, chirurgien de la marine qui se chargera de l'expédier par le premier charretier en mettant sur l'adresse pour faire tenir « Au comte de Forbin-Gardanne rue du tapis vert à Marseille ». Quant à leur conditionnement, les problèmes qu'il soulevait étaient plus importants encore.

Au XVII[e] siècle, pour expédier les bulbes et plantes à fleurs depuis le jardin du Roy de Toulon vers Paris, les oignons étaient placés dans des caisses remplies de paille[33]. Ce mode de conditionnement n'était pas satisfaisant car les bulbes pourrissaient facilement, d'autant que ces caisses n'étaient souvent pas totalement remplies ce qui contribuait à une mauvaise conservation. Louis Liger écrivait en 1742 qu'il fallait « les enfermer dans des boîtes afin qu'ils se conservent mieux ». Et il précisait à propos des paquets d'oignons, « Il faut […] écrire leur nom et la quantité qu'il y en a : on sépare les paquets l'un de l'autre ; et on les met dans une caisse ou une boîte de manière à ce que les oignons ne souffrent point du cahot (sic) des voitures. Pour cela […] on met de la mousse entre eux et on continue d'en mettre jusqu'à ce que la caisse soit remplie ensuite on la lie avec de la ficelle »[34]. D'autres méthodes devaient également être employées mais aucune ne semble avoir résolu tous les problèmes car, près d'un siècle plus tard, dans sa lettre du 25 mars 1797, le comte de Forbin-Gardanne se plaint de la fort mauvaise conservation des plantes envoyées chez lui depuis le jardin de botanique de Grenoble : « Je n'ai mon cher Liotard que le temps de vous dire que j'ai reçu, en assez mauvais état, la caisse de plantes que vous m'avez envoyée… ». L'étiquetage était aussi problématique. Le 3 octobre de la même année il conseille, dans une autre lettre, de prévenir « du mieux possible la confusion et la pourriture des étiquettes et s'il dépend par le moyen de tubes de roseaux qui les garantiraient de tout accident en y insérant l'étiquette ».

---

[30] Patricia PAYN-ECHALIER, *Les marins d'Arles à l'époque moderne*, Aix-en-Provence, 2007.

[31] Thierry SARMANT, *Les demeures du soleil, Louis XIV, Louvois et la surintendance des bâtiments du ro*i, Paris, 2003, p. 235.

[32] Service Historique de la Défense à Toulon, sous-série 1L *Recettes et dépenses de marine faites au port de Toulon (1678-1696).*

[33] J. SIMMS, *Le jardin du Roy à Toulon, op. cit.* p.33.

[34] Louis LIGER, *Le jardinier fleuriste ou la culture universelle des fleurs, arbres, arbustes, arbrisseaux servant à l'embellissement des jardins*, Paris, 1742, p. 37.

La perte de l'identification de chaque plante étant un souci permanent, le comte de Forbin s'en inquiétait jusqu'à la plantation des graines et bulbes reçus de Grenoble « La plantation en a été plusieurs fois interrompue par les pluies qui ont été abondantes […] mais ce que j'avais prévu la plupart des étiquettes a été absolument perdue. Le fil qui les liait à chaque plante s'étant pourri lui-même il en est résulté quelques confusions entre elles […]. La perte de ces étiquettes m'a contrarié encore par rapport à l'ordre de la plantation qui n'a pu se faire de manière à déplacer chaque plante à l'exposition qui lui est propre, n'ayant pas même pu les reconnaitre à leurs feuilles dont la plupart étaient dénuées »[35]. Monsieur de Forbin-Gardanne reproche au jardinier de Grenoble de ne pas avoir pris suffisamment de soin quant à la conservation des étiquettes dans les tubes de roseaux comme il le lui avait recommandé dans une précédente lettre. Par ces mots le comte montre une certaine familiarité avec Claude Liotard qu'il rencontrait à Grenoble lorsqu'il se rendait au jardin botanique et qu'il connaissait peut-être lorsque ce dernier était encore au service du baron de la Tour d'Aigues. Dominique Villars était alors encore présent au jardin botanique puisque monsieur de Forbin, le 30 avril 1797, promet de lui écrire sous peu[36].

L'EVOLUTION DU JARDIN DE SAINT-MARCEL AU XIX^{E} SIECLE

Un jardin au tracé régulier évoluant peut-être vers des formes plus souples et composé d'une très riche variété de plantes de rocailles, essentiellement des vivaces et quelques bulbeuses, des arbres et arbustes dont certains très récemment introduits en France, tel semble avoir été le jardin embelli par Gaspard et peut-être son frère Fortuné de Forbin-Gardanne au XVIII^{e} siècle. Mais l'histoire de la palette végétale et de la composition du jardin ne s'arrête pas à la mort du dernier représentant de la branche de Gardanne, Fortuné de Forbin-Gardanne en 1823.

Trente ans plus tard le château était passé dans la branche d'Oppède lorsque Louis-Michel-Palamède de Forbin d'Oppède (1816-1900) s'installa à Saint-Marcel avec sa femme Roselyne née Villeneuve-Bargemont (1822-1883)[37]. Il entreprit tout de suite des restaurations et transformations au château mais aussi dans le jardin : « Je me mis dès le début à restaurer le château. Je fis faire un plan en vue de mieux dessiner le parc, le jour où, par des échanges, mes voisins me permettraient de m'entendre amiablement avec eux[38]. Ce plan, retrouvé dans les archives de la famille, nous aide à comprendre quels étaient les projets du marquis de Forbin d'Oppède pour suivre la mode du jardin paysager qui transformait alors le paysage bastidaire marseillais. Les grands parcs paysagers dont les modèles étaient déjà largement diffusés en France, nous l'avons dit, se multipliaient en Provence avec le développement des jardins publics et privés. Marseille fut plus réceptive encore, que le reste de la Provence, à cette mode grâce à l'arrivée du canal de la Durance au milieu du XIX^{e} siècle. Le développement de l'irrigation allait permettre des cultures maraichères difficiles jusqu'alors et le territoire agricole entrait dans une métamorphose qui touchait aussi les jardins. Des tracés sinueux d'allées, des bosquets naturellement composés, des étangs, des prairies remplacèrent peu à peu les jardins classiques des siècles précédents. Les propriétaires privés suivaient le mouvement et plantes et arbres exotiques nouvellement introduits, vinrent enrichir la palette végétale et transformer les paysages et les jardins.

---

[35] Lettre à Monsieur Liotard, jardinier au jardin des plantes de Grenoble, Marseille, 25 mars 1797 Musée Paul Arbaud 1640 A 15 Liasse Forbin-Gardanne.

[36] Lettre à Claude Liotard, 30 avril 1797 Musée Paul Arbaud 1640 A Liasse 15 Forbin-Gardanne

[37] F. de FORBIN *Les Forbin*, *op.cit.* p.124. Différentes sources généalogiques donnent la date de 1884 pour la mort de Roselyne de Forbin mais F. de FORBIN cite des sources précises et la situe en 1883.

[38] M.-P. de FORBIN D'OPPEDE, *Monographie de la terre et du château de Saint Marcel, op.cit*, p. 183.

Le projet de Palamède de Forbin-d'Oppède, tel que nous pouvons l'observer sur ce plan (fig.2), se développe autour du château familial et met en évidence des espaces dégagés pour créer des prairies dans lesquelles s'inscrivent, par endroits, des bosquets ainsi que ce qui semble un emplacement destiné à une pièce d'eau bordée d'arbres. Un bassin ou réservoir existait avant les travaux menés par Monsieur de Forbin près des bâtiments à l'ouest et un canal alimentait le domaine en eau depuis l'Huveaune[39]. Cependant un plan de la paroisse de Saint-Marcel en 1890, lui aussi conservé dans les archives privées de la famille, montre une très vaste pièce d'eau aux formes souples, située à l'arrière du château ainsi qu'une deuxième pièce d'eau plus petite en limite sud du domaine (fig.3). Quant à la demeure sa morphologie a été considérablement simplifiée à cette date et ressemble tout à fait au château actuel (fig. 4)[40]. Le document présente plusieurs tracés. Des contours d'allées de couleur rose rompent avec des chemins et allées rectilignes primitifs, mais des traits noirs dessinent encore d'autres figures. Serait-ce là un troisième projet de jardin qui se superposerait à une première composition régulière puis à un deuxième tracé plus adouci à la fin du XVIII^{e} siècle par le comte de Forbin-Gardanne, pour adopter enfin celui d'un jardin paysager parfaitement abouti ? La question reste posée. Des allées passent près de la demeure sans en marquer l'axe contrairement au tracé primitif du jardin. Le quadrillage assez régulier du dessin antérieur, encore lisible, ajoute à l'intérêt de ce document.

Dans le sillage de ses ancêtres, Louis-Michel-Palamède conserva au jardin son caractère botanique. Ce sont des étiquettes en faïence, soigneusement décorées par son épouse Roselyne de Forbin d'Oppède, qui nous apportent ces indications[41]. Roselyne était passée maître dans l'art de la décoration de faïences comme en témoignent les nombreux plats, vases et éléments conservés, souvent ornés des représentations des domaines familiaux. Elle faisait cuire ces pièces dans les ateliers du faïencier Aubert à Aubagne dont la signature est apposée sur les carreaux de faïence dont elle avait orné la bibliothèque du château[42].

Sur les nombreuses étiquettes destinées à la signalétique du jardin, les noms en latin permettent d'identifier plusieurs espèces récemment introduites dont un grand nombre originaire d'Asie. C'est le cas de certains conifères comme le pin de l'Himalaya (*Abies morinda*) cultivé en France depuis le début du XIX^{e} siècle[43], ou encore le *Picea alkockiana*, conifère originaire du Japon et totalement nouveau au XIX^{e} en France[44]. C'est aussi le cas du génévrier de Chine (*Juniperus reevesiana*). D'autres essences viennent d'Amérique du Sud comme le *Librocedrus chilensis* ou le *Pinus Hartwegii*, pin de montagne mexicain ou le Pinus montezuma du Mexique également (*Pinus montezumae Lamb.*) (fig.5) et d'Amérique du Nord tel le cyprès de l'Arizona (*Cupressus glauca*). Sont également mentionnés le thuya de Barbarie (*Callis Quadrivalvis*) que Roselyne de Forbin-d'Oppède présente sous le nom de *Calitris Quadrivalis*. Certaines des étiquettes contiennent quelques erreurs, peut-être dues à la récente introduction de ces arbres ou d'une connaissance botanique moins aiguisée que celle des aïeux de son époux ? D'autres encore portent des noms introuvables dans les bases de données scientifiques consultées. Près de cinquante étiquettes présentant des cyprès, pins, ifs,

[39] A.C. de Marseille, Cadastre napoléonien numérisé, exercice 1819 cote 3 P 1197

[40] Elle présente la particularité d'avoir intégré à ses façades des fenêtres à meneaux et encadrements ornés provenant d'une maison identifiée comme l'hôtel de Forbin (fin XV^{e}) détruite lors du percement de la rue de la République.

[41] Ces étiquettes sont conservées dans les archives des Forbin et du château de Saint-Marcel.

[42] Ces décors sont encore en place au château de Saint-Marcel.

[43] Edouard PACH, *Histoire naturelle des végétaux phanérogames*, Paris, 1842, tome X.

[44] *Journal de la Société Royale d'Horticulture*, 1892, volume XIV. Le nom viendrait de Ruterford Alcock qui accompagnait John G. Veitch lorsqu'il découvrit l'*Abies ajanensis* lors d'une excursion sur le Mont Fuji-Yama. Il désigne un conifère, fruit d'un mélange de graines entre deux *Abies ajanensis* confondus poussant dans les régions les plus froides du Fuji-Yama au Japon.

cèdres, thuyas et divers épicéas donnent un aperçu de l'importance accordée aux conifères. S'y ajoutaient quelques bouleaux et des peupliers dont le peuplier de Hollande (*Populus alba L.)* et un peuplier dit « d'Athènes »[45]. Des arbres de haute futaie composèrent dès lors le parc dont on peut voir l'ampleur sur une photographie ancienne montrant Louise de Forbin-d'Oppède dans une allée vers 1890 (fig. 6)[46]. Louise de Forbin d'Oppède née de Boisgelin était la deuxième épouse de Louis-Michel-Palamède. Le marquis l'avait épousée en 1885, deux ans après le décès de Roselyne. Végétaux exotiques, dont des agaves et des yuccas, complétaient l'ensemble du parc. Nous ne savons pas en revanche si les plantes de rocailles chères aux Forbin-Gardanne avaient été conservées, Palamède de Forbin d'Oppède n'en fait pas mention dans l'ouvrage qu'il a consacré au château de Saint-Marcel[47]. Le marquis a eu à cœur, toute sa vie, de restaurer l'image de la famille Forbin et de reconstituer son patrimoine architectural endommagé à la Révolution. Il a donc effectué de nombreux travaux de restauration tant au château de Saint-Marcel qu'à celui de la Verdière dans le Var qu'il occupait par ailleurs mais qui avait été donné en 1859 à sa sœur Augustine[48]. A la fin du XIX^{e} siècle, le jardin de Saint-Marcel illustrait donc parfaitement l'art du jardin paysager et son caractère botanique était conservé même s'il est difficile de savoir, malgré la présence de nombreux conifères, si le marquis voulait créer là une collection.

CONCLUSION

Les Forbin comptent ainsi parmi les amateurs éclairés qui participèrent, en Provence, à l'enrichissement de la palette végétale des jardins[49]. Les connaissances du marquis de Forbin-Gardanne étaient reconnues par un scientifique tel que Dominique Villars[50]. Même s'il ne faut sans doute pas inscrire des membres de cette famille parmi les scientifiques qui ont fait évoluer la botanique au XVIII^{e} siècle, il serait intéressant de s'interroger de manière plus approfondie sur les relations qu'ils ont peut-être tissé avec des botanistes provençaux, tel Louis Gérard (1733-1819) qui s'intéressa lui aussi à la flore du Dauphiné. En lien avec d'autres membres de la noblesse provençale les Forbin ont peut-être échangé avec le marquis Jean-Baptiste-Suzanne d'Albertas (1747-1829), qui succéda à son père au château de Gémenos et dont le jardin était connu des savants et voyageurs à la fin du XVIII^{e} siècle.

Mireille NYS

[45] Ces noms sont ceux inscrits sur les étiquettes.
[46] Archives privées de la famille de Forbin.
[47] M-P. de FORBIN D'OPPEDE, *Monographie de la terre et du château de Saint-Marcel*, *op.cit.*
[48] Des grands travaux de restauration du château et des jardins entrepris par Palamède de Forbin au château de Saint-Marcel et à la Verdière, nous n'avons que les descriptions qu'il en donne dans les deux monographies publiées. Celle de Saint-Marcel déjà citée et la *Monographie de la terre et du château de la Verdière et des familles qui l'ont successivement possédé sans interruption du X^{e} au XIX^{e} siècle*, Marseille, 1880. Les documents alors en sa possession et ceux qu'il avait retrouvés ou reconstitués ont depuis disparu.
[49] F. de FORBIN, *Les Forbin*, *op. cit.* p. 98-99.
[50] Le jardin médicinal actuel de la Faculté de médecine et de pharmacie de l'Université de Grenoble-Alpes porte son nom et se situe à l'emplacement du jardin botanique créé en 1782 par Dominique Villars en complément de l'École de chirurgie fondée en 1771.

RESUME
Quelques échanges de lettres entre des botanistes et jardiniers du jardin botanique de Grenoble et les Forbin-Gardanne, au château de Saint-Marcel à Marseille à la fin du XVIII^{e} siècle, permettent d'apprécier à la fois la qualité de la palette végétale du jardin et les connaissances botaniques de ses propriétaires. Ils apportent également un éclairage sur les liens entre les scientifiques et les jardins privés. Au siècle suivant, un projet de restructuration du parc et l'identification de certaines plantations, replacent le domaine de Saint-Marcel dans l'évolution du goût pour l'art des jardins paysagers au XIX^{e} siècle à Marseille.

RIASSUNTO

Alla fine del Settecento, il carteggio tra alcuni botanisti e giardinieri del giardino botanico di Grenoble e i Forbin-Gardanne, del castello di Saint-Marcel a Marsiglia permette d'apprezzare allo stesso tempo la qualità della tavolozza vegetale del giardino e il sapere botanico dei suoi proprietari. Tale scambio spiega anche il legame esistente tra uomini di scienza e giardino. Al secolo seguente un progetto di ristrutturazione del parco e la scelta (choix? En italien on ne comprend pas bien si on dit "identificazione") di alcune piantagioni, situano il dominio di Saint-Marcel nell'ambito dell'evoluzione del gusto per i giardini paesaggisti ottocenteschi a Marsiglia.

MOTS-CLES
Jardin, végétal, botanique, Forbin, Marseille, XVIII^{e} s, XIX^{e} s.

PAROLE-CHIAVE
Giardino, verdura, botanica, Forbin, Marsiglia, XVIII secolo, XIX secolo, giardino botanico.

NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES
Château de Saint-Marcel, Marseille, Gaspard-François-Anne de Forbin-Gardanne (1756-1818), François-Auguste-Fortuné de Forbin-Gardanne (1769-1823), Louis-Michel-Palamède de Forbin d'Oppède (1816-1900), Roselyne de Forbin d'Oppède (1822-1883), jardin botanique de Grenoble, Dominique Villars (1745-1814), Claude Liotard.

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1 Courrier Dominique Villars au marquis de Forbin-Gardanne, Archives privées Forbin (cl. A. Mahue)
Fig. 2 Plan Saint Marcel vers 1875, Archives privées Forbin (cl. A. Mahue)
Fig. 3 Le château de Saint-Marcel, détail du plan de la paroisse de Saint-Marcel en 1890 (Archives privées Forbin, (cl. A. Mahue)
Fig. 4 Étiquette de faïence de Roselyne de Forbin-d'Oppède, Pinus Montezuma, Archives privées Forbin (cl. M. Nys).
Fig. 5 Vue actuelle du jardin de Saint-Marcel (cl. M. Nys.)

Fig. 6 Louise de Forbin dans le parc de Saint Marcel, vers 1890 Archives privées Forbin, (cl. A. Mahue.)